

A-T-ELLE GAGNÉ?

La jeune femme qui entra dans le hall du palace méditerranéen attira et retint tous les regards. Par sa jeunesse, par sa beauté, par son luxe, par quelque chose d'indefinissable dans son attitude qui suggérait le dédain, le détachement ou peut-être une immense lassitude de

ce que Raymond n'était pas là. Pouvais-je lui refuser d'attendre les résultats avec elle ? Je le pouvais d'autant moins que je la sentais réellement affectée par l'absence de son mari.

» Je nous vois encore nous acheminant vers ce cinéma. Il



vivre. Elle n'avait certes pas atteint la trentaine mais ses yeux étaient plus vieux que son visage, et l'on devinait à voir ses lèvres qu'elle ne souriait jamais. Indifférente à l'attention qu'elle provoquait, rassemblant étroitement autour de son beau corps ses coûteuses fourrures, elle se dirigea vers un des ascenseurs. Peu après la cage vitrée s'éleva lentement et la femme disparut.

Cependant parmi les personnes qui dans le hall l'avaient suivie des yeux, se trouvait une autre femme qui ne put retenir une exclamation de surprise.

— Tu la connais ? demanda son compagnon très intrigué. Tu la connais ? Qui est-ce ?

Il reposait sa tasse de thé avec une vive curiosité, ce qui fit sourire la femme.

— Ne t'énerve pas Paul. C'est une histoire bizarre.

— Mais enfin, réponds-moi, Marie. Qui est cette femme ?

— C'est le n° 077.779.803.

Et comme il ouvrait des yeux stupéfaits, elle dit doucement.

— Reprends un peu de thé pendant qu'il est chaud et, puisque tu veux savoir, écoute-moi.

Elle renversa la tête en arrière comme quelqu'un qui cherche à rassembler des souvenirs d'une façon très précise.

— Te souviens-tu, commença-t-elle, de cette loterie exceptionnelle que l'on a tirée il y a cinq ans et qui s'appelait le Sweepstake européen ? Non sans doute. Moi, j'ai toutes les raisons de n'avoir pas oublié. D'abord parce qu'à la fin de cette année-là je t'ai rencontré (elle jeta sur l'anneau d'or de sa main un pâle et doux sourire) et puis parce qu'au début de cette même année je travaillais à la Banque du Dahomey avec Madeleine Elancourt. Mais dans ce temps-là Madeleine Elancourt ne possédait ni diamants, ni fourrures, ni cet éclat fatal dans le regard qui t'a si fort intrigué. Elle n'avait pas non plus ce reflet argenté sur les tempes. Elle riait du matin au soir, elle était blonde, elle était heureuse ; enfin elle était la femme de Raymond Elancourt et

faisait froid, il pleuvait, mais Madeleine ne voyait rien, n'entendait rien. Elle se sentait « appelée », me dit-elle, ce qui me frappa beaucoup, par la suite plus encore que sur le moment. Elle murmurait : « Raymond, Raymond », et m'enfonça pendant le début du spectacle, ses ongles dans la main. Puis il y eut l'entr'acte et tout de suite sur l'écran on inscrivit le chiffre du numéro gagnant des dix millions, et c'était le n° 077.779.803.

— Non !

— Oui, oui, Madeleine avait gagné. Je crus qu'elle allait s'évanouir, et je la fis en hâte sortir du cinéma. Dehors, la pluie avait redoublé, Madeleine tremblait comme une feuille. A deux pas s'ouvrait un petit café, peu engageant, mais je sentais que Madeleine avait besoin de reconfort ; qu'elle n'était pas en état de rentrer seule ni de rentrer immédiatement.

La narratrice s'arrêta un instant, hocha la tête, puis reprit :

— C'est étrange, Paul, le rôle que le destin vous fait jouer... J'installai moi-même Madeleine sur la première banquette venue, je commandai des grogs, je répétais bêtement :

» — Madeleine c'est plus beau qu'un conte de fées. Je suis contente pour toi, pour ton mari...

» Et c'est à ce moment-là que j'entendis, que Madeleine entendit aussi, la voix de Raymond. Elle s'élevait derrière nous, derrière une partition de bois qui séparait en deux la petite salle. Madeleine faillit jeter un cri, mais ce cri ne sortit pas de ses lèvres. Raymond parlait. Il ne parlait pas à un collègue, car on n'appelle pas un collègue : « Coco chéri ». Il s'adressait à une femme, et cette femme, de notre place nous pouvions par un fatal jeu de glaces l'apercevoir et je t'assure que je ne l'oublierai jamais. C'était une horrible femme, jeune mais vulgaire, avec un tampon de cheveux noirs qui moussaient poussièrement sous un chapeau voyant. Mais, telle quelle, Raymond la tenait par les épaules d'une façon qui proclamait, hélas ! la sincérité de l'attrait qu'elle exerçait sur lui et l'ardeur et l'inti-



La prise de Magdala Les Livres

Hier, un navire de la Home Fleet a ramené en Angleterre les enfants du négus. C'est à la suite des derniers événements d'Ethiopie que les troupes britanniques ont réussi à capturer les petits princes et à les transporter à Londres.

Les plus récents communiqués signalaient la formidable avance du corps

sous le nom de Théodoros III, par son clergé, et pour ne pas en perdre l'habitude continua à malmenner ses vassaux. Pourquoi eut-il la fâcheuse idée d'emprisonner un sujet britannique, de le charger de chaînes et de le jeter dans un cul de basse-fosse... Oui, pourquoi ? S'il n'avait commis cet impair, il se serait peut-être trouvé un jour



Sir Robert Napier reçu par un chef abyssin

expéditionnaire de Sa Majesté dans une région montagneuse partout hérissée d'obstacles et dépourvue de toutes routes. Seules quelques pistes jalonnaient cette brousse épineuse et aride, propice aux embuscades et surtout aux fièvres pernicieuses, aussi dangereuses pour les soldats anglais que les projectiles abyssins. On sait d'autre part que les guerriers éthiopiens sont des fanatiques de la guerre et qu'il convient pour être honoré dans le pays d'avoir à son actif un tableau d'adversaires « descendus ». Lorsque les adversaires ont été massacrés à l'arme blanche, le partisan fait figure de héros et on le compare à d'autres héros qui n'ont pas hésité à pourfendre le lion, de la même manière.

Ces nouvelles qui, pourraient jeter le trouble dans l'Europe entière et transformer en ataxiques locomoteurs les diplomates sédentaires siégeant en permanence devant des tapis verts au-dessus du lac Léman tout bleu, ne nous ont pas été câblées par un correspondant de guerre facétieux et confondant les che-

un comice international qui l'eût reconnu et sanctionné son titre et appelé le ban et l'arrière-ban des civilisés afin d'affirmer sa civilisation approximative. Mais il ne déchaîna pas le citoyen anglais et là-bas, à Londres, cette aventure colportée par des messagers chatoilla l'orgueil national. Il y avait bien aussi, parallèle à cette aventure d'un sujet britannique, une toute petite question, celle des sources du Nil qui sont mélangées à un lac abyssin, le lac Tsana, mais c'est une autre histoire.

Comme les marchands de Bono et Badoglio, Sir Robert Cornelis Napier débarqua en 1867 à Massaouah. Comme aujourd'hui, dans cette rade inconfortable se bousculaient cent vaisseaux et le général amenait avec lui une quin-zaine de mille hommes, des beaux canons et des éléphants hindous. Ce stratège s'était souvent d'Hannibal et le général Estienne n'avait pas encore inventé la chenille blindée !

Sir Robert Cornelis Napier attendit la fin de la saison des pluies, cette fa-

BRUMES, par Francis Carco. — Les romans de Francis Carco ne sont point faits pour être placés entre toutes les mains.

Celui-ci particulièrement, qui se déroule dans le quartier réservé d'un grand port septentrional. Cependant c'est moins un roman de mœurs qu'un roman de mystère. En effet il s'attache à décrire le désordre sentimental et cérébral que sème sur des êtres simples et quotidiennement humiliés le passage d'un bonhomme déplaisant et maléfique mais qui, jadis, sut se faire aimer.

La poésie qui flotte autour de tout amour sincère, même s'il ne fut point partagé, même s'il s'acheva dans le désespoir, s'attache indélébilement à celui qui en fut l'objet. Mais quand cette poésie est trop vague, trop indéterminée, elle détruit. Francis Carco possède le don de suggérer, de créer un état de malaise et d'inquiétude. Les conversations entre ses personnages y ajoutent beaucoup. Chacun craignant de se livrer, témoigne de réticences qui, s'ajoutant les unes aux autres, finissent par créer une immense énigme. Qu'on ajoute à cela un cadre de neige et de brumes ; la menace d'une épidémie ; la terreur de la police ; la déchéance des filles et de leurs protecteurs, et surtout l'hallucinatoire passage du vieux Poop, avec sa grande pèlerine, et l'on comprendra que l'atmosphère du livre persiste comme persiste à travers la réalité de la vie, le souvenir d'un rêve.

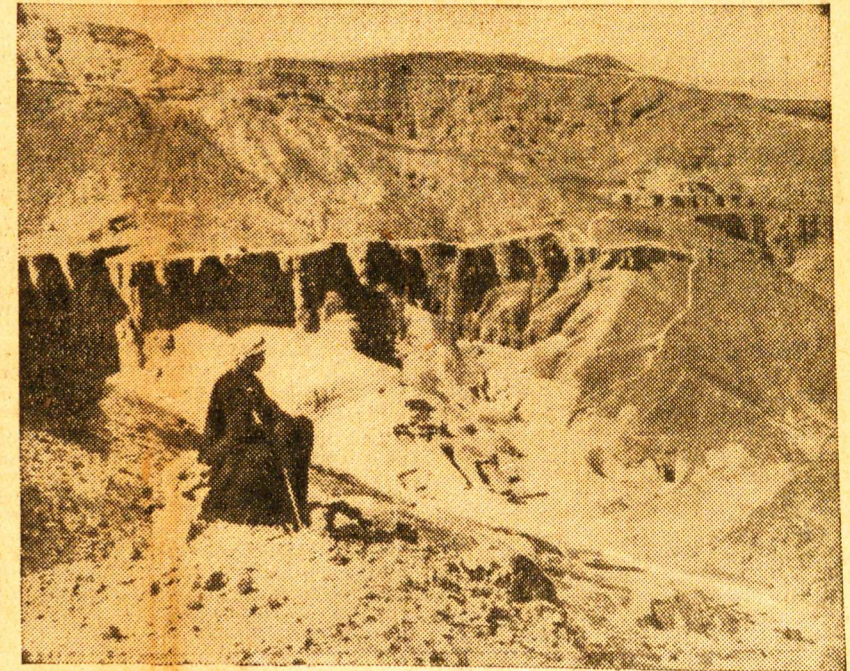
LA PREMIÈRE FEMME DE YUAN, par Pearl Buck, traduction de Germaine Delamain. — Pearl Buck, qui a déjà jeté de si prodigieuses lueurs sur l'âme chinoise, apporte une contribution nouvelle à son œuvre remarquable. Chacun des récits de ce livre qui en comporte quatorze est en lui-même une manière de chef-d'œuvre, soit qu'il ait trait à la Chine ancienne, dont les mœurs sont sapées par la civilisation moderne, soit qu'il ait trait à la Chine moderne entravée par ses manières de vivre anciennes, et en quête d'un idéal moral et politique, soit qu'il montre des aspects de la vie quotidienne commandée par les forces incontrôlables de la nature.

La plus longue nouvelle, celle qui donne le titre au livre, rappelle par l'unité du récit, la discrétion et la grâce du style les pages les plus belles de *la Mère*. C'est une très simple histoire. C'est l'histoire de la jeune femme que Yuan a épousée et qu'il a quittée pendant sept ans pour étudier dans les universités étrangères. Au domicile de ses beaux-parents, la jeune femme a vécu en silence, élevant ses enfants irréprochablement. Yuan revient. Il essaie de moderniser sa femme, n'y parvient pas, veut la répudier pour en épouser une autre. Et, sans asile désormais, sans foyer, elle se pend. Germaine Delamain contribue par la perfection délicate de sa traduction à la beauté du livre.

UNE BALLE PERDUE, par Joseph Kessel. — La virtuosité de Joseph Kessel lui permet, sans lasser l'intérêt du lecteur, d'étirer en roman la matière d'une longue nouvelle. Il est vrai que le cadre du livre qui est Barcelone en temps de révolution implique assez de pittoresque pour suppléer à la minceur de l'intrigue qui comporte, pourtant, un drame d'amour et un drame d'amitié. Assez elliptiques l'un et l'autre, ils doivent beaucoup au pittoresque des circonstances et

HISTOIRES DES TEMPS JUMEAUX

Une affaire Stavisky sous les pharaons



La vallée des Rois

C'est un lieu commun que l'histoire est un éternel recommencement. Certes, on préférerait qu'elle recommençât par le mieux, non par le pire. Mais il est entendu que seuls, en matière de moralité, les esprits séditieux sont exigeants.

Bref, quelque onze cents ans avant notre ère, l'Égypte des pharaons eut son affaire Stavisky. L'érudite — et spirituelle — M. Alexandre Moret, de l'Institut, vient de la reconstituer dans toute son ampleur, grâce à la découverte de la partie longtemps égarée du rapport « d'une commission d'enquête », retrouvé par M. Jean Clapart, directeur des musées royaux de Belgique, dans les pieds évidés d'une statuette grossière.

Vers 1120 avant J.-C., Thèbes était en décomposition. On songe au mot lointain de Démosthène : « Les républicains étaient malades ». Les barbares du Nord s'infiltraient en Égypte, comme chez nous les gens de Moscou, et les dirigeants laissaient tout aller à vau-l'eau. Il y avait bien un « plan » pour remédier à la crise, car le « planisme » est vieux comme la bêtise humaine. Mais son budget était au pillage car tout est vieux comme la gabegie.

Aussi, la contagion gagnait-elle. Tandis que les fonctionnaires expropriaient l'Etat, des malins s'organisaient pour exproprier les somptueux tombeaux des rois et sujets.

Sous Ramsès IX, un Stavisky du cru, Amonpanef, se distingua. Une rivalité sans merci dressait l'un contre l'autre le préfet de la ville, Pasar, et le préfet de la nécropole, Paouara, au grand dépit du vice-roi qui abhorrait les histoires. L'aigrefin en profita.

Amonpanef, un jour sacrilège, rallia sa bande, envahit les tombes pyramidales du roi Sebekemsaf et de la reine Noubkhas. Il raffa l'or, les bijoux et brûla les reliques.

Indigné, Pasar le fit arrêter. Amonpanef s'adressa, pour le moins, le commissaire du quartier Khaempat, et joua la fille de l'air. Paouara jubilait. Mais le brave Pasar tenait bon. Il

Passar, ingénument confiant dans la probité de l'Etat, il informa le pharaon. Alors, on fit jouer la « fourme ». Le préfet de la nécropole argua que le préfet de la ville devait passer par l'échelon hiérarchique du vizir. Et la grande cour de justice fut convoquée — quelque chose entre une commission d'enquête et la Haute-Cour.

Comme on peut s'y attendre, devant cet auguste tribunal présidé par le grand prophète d'Amon, en personne, ce fut l'honnête préfet qui comparut comme accusé. La tactique du vizir thébain fut renouvelée avec brio. Pas besoin d'aller mettre le nez dans les tombes de Sebekemsaf et de Noubkhas, puisque les autres sépultures de la place de Beauté étaient intactes ! Les coupables furent relaxés. Et l'intègre Pasar entra dans une nuit telle que les égyptologues ne l'y ont plus retrouvé !

Or la vérité triomphe des commissions d'enquête — toujours.

Trois ans après le scandale, la mort dans l'âme, le vizir de Thèbes dut instrumenter. Maintenant, ce n'était plus seulement l'aire de la place de Beauté qui était écumée, mais la vallée des rois elle-même. Les hypogées des plus glorieux pharaons, Sethi 1^{er} et Ramsès II, étaient mises à sac. Il fallait reprendre l'enquête. Mais le meilleur des dossiers avait disparu des archives... déjà. Et, si nous en connaissons les épaves, c'est qu'elles furent retrouvées, sur le tard, dans des poubelles thébaines — ou à peu près.

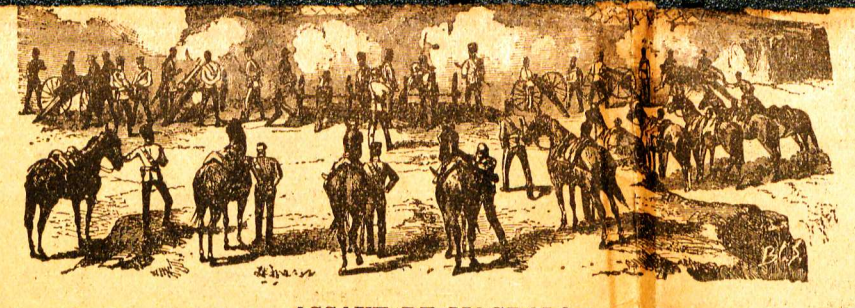
Alors, on prit un parti héroïque. On décida de sauver les momies les plus vénérables. Elles furent hébergées dans un puits, derrière le temple de Deir-el-Bahari, d'où les exhuma Maspero, trois mille quatre cents ans plus tard.

Elles avaient été bien cachées. Les profanateurs aussi !

Et voilà comment, plus de onze cents ans avant J.-C., « une commission d'enquête enquêta à côté et non sur le fond : évita de rechercher les grands coupables, pour servir les rangées d'un parti contre un préfet qui

Naturellement, poursuivit-elle après avoir bu une gorgée de thé, il ne s'agit pas de comprendre pourquoi elle l'adorait, car les raisons que l'on a d'aimer demeurent toujours inintelligibles pour autrui, à commencer souvent par ceux-là mêmes qui en sont l'objet. En tout cas nous étions littéralement assurés, nous les compagnes de Madeleine, par les éloges permanents qu'elle nous faisait de son Raymond. Il était beau, il était intelligent, il l'aimait, il était tendre, il était fidèle. Il faut croire qu'il était un peu avare aussi, car elle m'annonça un grand mystère qu'elle s'était cachée de lui pour acheter un billet à la loterie européenne. Ce billet elle me le montra. Il coûtait cent francs comme tous les billets, et portait ainsi que je t'ai dit tout à l'heure, le numéro 077.779.803. « Si je gagne, m'expliqua-t-elle, j'avouerai tout à Raymond. Du reste c'est pour lui que je veux gagner. Tu comprends, c'est un garçon exceptionnel qui mérite mieux que de végéter dans un bureau de ministère. Il aura enfin une existence digne de lui, le pauvre trésor... Si je ne gagne pas... tant pis. L'essentiel est qu'il ne se doute pas que j'ai économisé sur l'argent du ménage. Il serait fâché. Il me trouve un peu extravagante... » Et elle repartit sur ses chimères, sur tout ce qu'elle donnerait à Raymond, sur tout ce qui désignait Raymond à l'attention flatteuse du destin... Le soir du tirage elle espérait d'ailleurs passer la soirée avec lui. Or, il se trouva qu'il n'était pas libre, car ses collègues fêtaient la décoration d'un de leurs chefs. Madeleine me demanda en grâce de ne pas la laisser seule, de l'accompagner dans un cinéma où l'on annoncerait pendant l'entr'acte les résultats. La pauvre petite, elle ne se tenait plus d'impatience ; de tristesse aussi par-

mitte des terres que nous avions entendus. A ce « coco », la créature répondit d'ailleurs par un : « Zou-zou » qui m'amena le cœur sur les lèvres, de peine et de dégoût.
 — Mon Zou-zou, fit-elle, ça serait marrant si le billet que tu as pris pour moi gagnait le gros lot. Tu es un amour, tu sais de me l'avoir pris, ce billet !
 — C'est parce que je t'aime, mon coco !
 — Et qu'est-ce que tu fais si tu gagnes le gros lot ?
 — Si je gagne le gros lot, affirma Zou-zou, je plaque ma femme, je lui colle une alimentaire de mille balles par mois, pas un sou de plus, et je t'enlève. Je t'enlève, mon coco, et je te paie une villa, une auto, une zibeline, et Dieu sait quoi. Tout ce que tu veux. Et je t'épouse. Oui, aussi vrai que tu es là, je t'épouse !
 — Et il l'embrassa. Il l'embrassa à deux pas de Madeleine et Madeleine le regardait de ses grands yeux qui, tout à coup, me frappèrent par leur éclat, leur funèbre éclat. Des yeux sans vie, des yeux de verre, des yeux de poupée... Les yeux que tu viens de voir.
 — Et après ?
 — Après, rien... Ils sortirent sans la voir. Elle ne rentra pas chez elle. Elle eut son divorce en trois mois. Et voilà. Pour tout le monde, elle est la femme qui a gagné. A-t-elle gagné ?
 Paul ne répondit pas. Il suivait son idée. Un peu plus tard dans la soirée il demanda à sa femme d'un ton léger :
 — A propos tu ne m'as pas dit si tu avais pris un billet pour la prochaine tranche.
Germaine Beaumont.
(Droits de reproduction et de traduction réservés)



ASSAUT DE MAGDALA

meuse saison des ralles... Un problème angoissant se posait, celui du ravitaillement en eau potable. Il fallut distiller l'eau de mer et demander des tonneaux à Aden... On croit rêver en relisant les journaux de l'époque. Changez les noms et vous avez une « dernière heure » d'une brûlante actualité. En 1868, les colonnes de l'armée britannique commandées par le général Napier, impérialiste des Indes et qui fut surnommée Napier de Magdala, comme on appela plus tard Lord Kitchener, Kitchener de Khartoum.
 Il était une fois, dans ce curieux pays d'Abyssinie, si ancien, si ancien que ses dynasties remontent dans la nuit des temps, à la reine de Saba, aux pharaons même, un chef féodal, un de ces ras puissants que l'ambition poussa à s'établir à son propre compte et à se décorer le titre d'empereur. Il régna sur des hommes faméliques parce qu'il les avait un peu malmenés à l'aide d'une fiscalité impitoyable, il régna sur des peuples sauvages et des lions qui ne l'étaient pas moins et aucun cordon douanier ne ceinturait ses frontières, car il ne savait pas exactement sur quels territoires s'exerçait son autorité... Mais il avait installé sa capitale à Magdala, où les Italiens voudraient bien en ce moment être déjà avec leurs tanks légers et leurs askaris et leurs divisions de chemises noires, parce que cette ville ou plutôt cette pseudo-ville, située sur un sommet, commande un certain nombre de pistes et aussi cette voie de chemin de fer français, qui part de Djibouti pour se glisser vers Addis-Abeba. Donc ce ras se fit couronner empereur
Pierre-Gilles Veber

la conclusion imprimée du livre les signe brillamment. Le principal personnage du livre, le charmant ciréur de chaussures Alejandro, qui est à la fois poète et communiste, est une figure bien venue et touchante, encore que le contraste entre ses ardeurs politiques et l'innocence franciscaine de ses moeurs aient déjà tenté d'autres écrivains. Autour de lui d'autres personnages intéressants s'agitent, et, les dominant du haut de sa beauté, de sa grâce... et du balcon de son hôtel, une jeune Anglaise figure assez bien l'idéal qui plane au-dessus de toutes les mêlées, et qui finit à la manière tragique de plus d'un idéal.
LES COUPE-PAPIER
 repinça Amonpaner. Et le scandale rebondit. Le scandale, oui, car, depuis beau temps, Paouraa savait que les tombes de sa nécropole étaient razzées. Mais c'était un as. Quand le vice-roi enquête, fort à contre-cœur, sur la dénonciation d'un inducteur, Pakharon, il lui montra quelques tombes intactes. Et la curiosité du vizir n'alla pas plus loin. La place de Beauté lui suffisait.
 Pour mettre un terme au zèle du préfet de la ville, on organisa contre lui des manifestations dans la rue. C'était mal connaître l'honnête fonctionnaire négligent ; coalition de magistrats contre ceux qui révèlent une vérité gênante ; collusion de voleurs et de la police ; disparition et retour également mystérieux de documents.
 Comme cela est loin — et proche de nous — et qu'il a raison, ce philosophe honoraire qui prétend que l'évolution humaine est parfaitement extérieure... à l'homme (1) !
(1) Lecture faite à l'Institut le 25 octobre 1935. Voir la Revue des Deux Mondes du 1^{er} décembre.

LES MOTS CROISÉS DU DIMANCHE

Horizontalement : 1. Oblige celui qui expire à le faire sans passer inaperçu. II. Rivale de Strasbourg. — Le petit n'est guère dangereux, mais dépourvu d'atrait. — III. Phonétiquement, procure un courant salulaire. — Délivrée à titre onéreux. — IV. Annonce que la

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									
X									
XI									

liste n'est pas close. — Celui qui va au-devant de la fortune. — V. Puissant quand il a le bras long. — Clovis était déjà oublié à ce moment. — VI. Selon les cas, notre maître, notre voisin ou

tout autre. — VII. Contient une substance à vertu dormitive. — Phonétiquement, résidence peu enviable en raison de la température qui y règne. — VIII. Qui n'a rien pour elle. — Ancien mode de recrutement. — IX. A rendu au moins quarante siècles de bons services. — Dispositif à sens unique. — X. Terminaison de carburés. — Se fait parfois de midi à quatorze heures. — XI. C'est souvent le parti que prend celui qui « y est ». — Boullonne dans l'Oberland.
 Verticalement : 1. Une des servitudes humaines contre laquelle s'élèvent classiquement les orateurs féministes. — 2. Vient droit du cœur. — Souvent voué dans le passé à l'état ecclésiastique ou militaire. — 3. Monte parfois mais ne remonte jamais. — Vifs, alertes. — 4. Il y est abondamment question de galeries et de ceux qui en vivent. — 5. Son patois, dont parle le fabuliste, est plus bruyant que riche. — Pas éreinté, loin de là. — 6. En état d'être avalée sans trop de mauvaise grâce. — Complète le texte. — 7. Ent pu par sa présence sauver la vie de Cléopâtre. — Basse à une heure peu avancée. — 8. Période de transition pour celui qui passe du rire aux larmes. — Fit la courte échelle, si l'on peut dire, à un confrère de poids. — 9.

Allié du mal, selon le diction. — Etoile du Nord (partie du nom). — 10. Porte sur des petits cordons conducteurs. — Note à l'envers.

Solution de dimanche dernier

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	
I	D	O	S	T	I	L	L	O	N	S
II	H	I	E	R	R	A	B	A	T	
III	O	S	C	A	R	D	I	S	E	
IV	N	I	C	E	C	I	T	E		
V	O	V	A	T	I	O	N		A	R
VI	G	E	S	I	N	E		E	U	E
VII	R	S	O	E	U	R	S		S	
VIII	A	F	I	N	R	E	S	T	E	
IX	D	I	S	E	S	S	O	R	A	
X	H	E	T	R	E		T	R	O	
XI	E	R	E	I	N	T	E		U	X

Fier comme Artaban. — « Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé. » — N. i. ni, c'est fini. — Bon souper, bon gîte et le reste. — Assiste : « Les absents ont toujours tort. » — Ste, Sainte.

MALABAR...
LA LUMIÈRE VIVANTE
 PAR JEAN RICARD & CHARLES DORNAC
 PREMIERE PARTIE
LE MYSTERE MARIN
 II. — DU NOUVEAU A L'OUEST (suite)
 Donc, pour gagner les environs de Vernon, les voleurs avaient dû s'approvisionner de carburant et, indubitablement, aussi loin que possible de Paris, sur la route même. Etant donné la marque de la voiture, la consommation connue du moteur, il convenait de circonscire les recherches entre Saint-Germain et Mantes.
 Entre Saint-Germain et Mantes, c'est vite dit. Mais combien compte-t-on de pompes à essence sur la route de Quarante-Sous ? Seuls le diable et la régle des contributions indirectes, qui vont de connivence, le savent. Et aussi les deux malheureux inspecteurs qui interrogèrent tous les exploitants des dites pompes.
 Finalement, à Chambourcy, une femme crut se rappeler qu'au soir de la disparition de Foucarède, vers vingt heures trente, elle avait dû interrompre sa lessive, son mari étant au café, pour octroyer vingt litres d'essence aux occupants d'une con-

duite intérieure correspondant au signalement de la voiture volée.
 La quantité de carburant que contenait encore le réservoir concordait avec un approvisionnement de vingt litres fait à Chambourcy, compte tenu des six litres emportés de Paris.
 — Un petit effort de mémoire, ma brave dame, fit l'un des inspecteurs. Vous avez certainement vu le voyageur ? Des hommes ? Des femmes ? Combien ?
 — Dame, vous savez, on n'a pas le temps de regarder les clients, nous. Surtout que ma soupe était sur le feu. Alors...
 — Tâchez de vous souvenir. Vous rendrez service à tout le monde. C'est utile ce qu'on vous demande.
 — Et si je dis des bêtises ?
 — On ne vous en voudra pas. Voyons, réfléchissez. Qui vous a payé l'essence ?
 — Un chauffeur. Oh ! il avait l'air d'être du métier. Je crois bien qu'il portait une livrée gris-fer.
 — Il n'était pas seul, le chauffeur ?
 — Ça non, mais les autres, je ne les ai pas bien vus. Ils se tenaient dans le fond de la voiture et il ne faisait pas bien clair.
 — Combien étaient-ils, « les autres » ?
 — Deux, je crois. Un monsieur d'un certain âge et une petite fille.
 — Une petite fille !
 — Dame oui, je crois.
 On n'avait pu tirer davantage de la « pompiste » d'essence et c'était déjà beau. Que devenaient le chauffeur, le monsieur d'un certain âge et la petite fille — au cas où l'indicatrice ne se trompait pas — après la panne et la dissimulation du véhicule ? Ils ne pouvaient que se rendre pédestrement à Vernon, la localité la plus rapprochée et dont ils n'avaient pu en fouler les trottoirs qu'entre onze heures et minuit.

A présent, il s'agissait d'interroger tous les hôteliers de la ville. On s'y employa mais le résultat fut négatif. Depuis plus d'un mois aucun voyageur n'avait, nulle part, demandé si tardivement un gîte.
 Mais comme les fugitifs n'avaient vraisemblablement pas poursuivi leur route à pied, une possibilité apparaissait de retrouver leur trace : il se pouvait qu'ils eussent eu recours à la voie ferrée.
 On voit combien le fait-divers initial se compliquait, s'étendait, alors que le temps passait, pour si bien employé qu'il fut. On voit aussi combien il est facile de synthétiser, quand on sait, et d'estimer que les étapes ont entraîné en longueur quand on ne les a pas soi-même parcourues.
 Les inspecteurs se transportèrent donc à la gare de Vernon. Ils eurent de la chance. L'employé qui assurait la distribution dans la nuit en cause, retrouva aisément que, sur le coup de minuit quinze, il avait délivré deux billets de première pour le Havre et un billet de troisième pour Paris. Ceci en observant que les trois billets étaient pris par la même personne : un chauffeur de grande maison, prétendait-il.
 Le train pour le Havre passait à 0 h. 27 ; le train pour Paris partait à 2 h. 44, nul doute que les voyageurs ne les eussent empruntés.
 D'autre part les trois billets avaient été demandés et délivrés au tarif plein ce qui semblait indiquer que la « petite fille » entrevue par la détaillante d'essence de Chambourcy n'était déjà plus une enfant. Il se pouvait néanmoins que le chauffeur n'eût pas songé à la réduction dont bénéficie le jeune âge en chemin de fer ou que sciemment il ne l'eût pas réclamée pour un motif quelconque.
 Le fil, bien tenu en somme, allait-il se rompre en gare de Vernon ? On le crut jusqu'au moment où, la presse régionale ayant parlé des recherches entreprises et dont elle avait eu vent, un conduc-

teur de taxi havrais déclara spontanément avoir pris en charge à la gare, vers quatre heures quarante du matin, deux personnes et les avoir conduites boulevard Clemenceau.
 Deux personnes : un homme dont le signalement s'apparentait à celui de Foucarède, l'autre, petite et menue, affirmait le témoin, devait être une « très jeune fille ».
 — En tout cas, précisa-t-il, elle était si légère qu'elle n'a même pas fait fléchir mes ressorts quand elle est montée la première. Et vous savez, à force d'être sur le siège, on a l'habitude d'évaluer le poids des clients.
 Sur le boulevard Clemenceau on perdait la piste des voyageurs.
 Mais à présent, trop de gens étaient au courant des recherches de la police pour que celle-ci pût les tenir secrètes. Néanmoins, elle se garda de précisions excessives dans ses communiqués à la presse, de manière à garder sa liberté de manœuvre.
 Dès qu'il eut connaissance de toutes ces marches et contremarches, Ferral éprouva le louable besoin d'en conférer avec Tigrulet et Pinson. Il s'en fut donc au petit bureau que les deux commissaires se partageaient dans les locaux de la Sûreté nationale et les y trouva.
 — Nous avons gagné du terrain, exulta-t-il. Si l'analyse du liquide qui souillait le coussin de l'auto abandonnée est de même nature que le sang élaboussant le sous-main de Foucarède, la preuve est faite que cette auto a bien emmené le professeur.
 — Et puis ? répondit Tigrulet en conservant un calme réfrigérant. Et puis ? Evidemment, le professeur ne s'est pas envolé du toit de sa maison. Il s'agirait d'identifier le chauffeur et la jeune fille qui courent les routes, dans une voiture volée, avec un vénérable savant. Une jeune fille,

Ferral, une jeune fille... Hé ! hé ! le jupon... Quand je vous le disais.
 — Vous avez votre idée, moi, j'ai la mienne. Quand connaîtra-t-on les résultats de l'analyse du liquide répandu sur le coussin ?
 — Ce soir... peut-être. On n'en finit pas.
 — La piste a été perdue au Havre. Qu'ont-ils été faire dans cette ville ?
 — Vous apprendrai-je, intervint Pinson, que le Havre possède un port où l'on embarque parfois ?
 — Je suppose qu'on a visité les compagnies de navigation.
 — C'était élémentaire. Mais elles ne nous ont rien appris. Depuis lors le brave monsieur et la jeune fille n'ont point compté parmi les passagers.
 — Il y a des yachts privés ?
 — Peu actuellement. Et aucun n'a pris la mer entre l'arrivée du train de Vernon et le début de la surveillance.
 — Les deux fugitifs n'ont-ils pu quitter le port dans une vedette, dans un canot, que sais-je ?
 — Pourquoi pas à la nage, goguenarda Pinson. Du coup, Ferral s'emporta, ce qui ne lui arrivait que très rarement.
 — Il n'y a vraiment pas de quoi plaisanter, s'écria-t-il. Vous donnez trop de preuves de votre incurie depuis quelque temps. Vous et vos confrères, parfaitement ! vous tombez au-dessous de zéro. Vous n'êtes plus que des ronds-de-cuir. Vos réussites ne sont dues qu'au hasard. Cette affaire est passionnante et vous vous endormez dessus ! La moitié, pour ne pas dire plus, de vos insuccès provient de votre scepticisme, de votre « je m'en fichisme ».
 — Tout doux, mon bel ami, tempéra Tigrulet. Tout doux. Avez-vous appris, par exemple, que la moindre plainte ait été déposée ?
 (A suivre.)